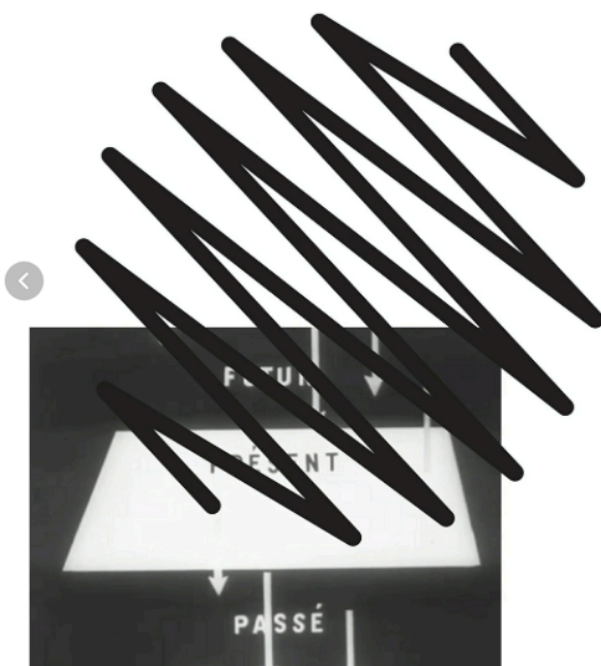


nathalie leleu le point de non-retour juin 2015

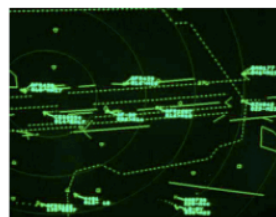


Écran radar d'approche de l'aéroport Roissy – Charles De Gaulle. Les étiquettes sont générées par le radar grâce au transpondeur embarqué à bord des avions. Site ATC de Christophe Mayen.

14

Parmi les catastrophes aériennes survenues ces dernières années, il en est une à laquelle il manque son brutal et légal épilogue : celle du vol MH370 de Malaysian Airlines, qui a décollé le 8 mars 2014 de Kuala Lumpur à destination de Pékin, pour se volatiliser après quelques heures de navigation. La rupture des échanges, le changement radical de cap et les variations d'altitude ont alimenté les enquêtes, les déclarations et les rumeurs, faisant de la disparition du vol MH370 « le plus grand mystère de l'histoire de l'aviation »¹. Avant qu'il ne devienne introuvable, l'avion a « disparu » dans le sens qu'il n'est plus perceptible ; la désactivation du transpondeur – principal moyen de communication – puis du système Acars d'envoi automatique d'informations techniques, a désincarné l'appareil dans le paysage électronique du trafic aérien mondial. L'absence de signal électromagnétique – capté par les radars à terre et par les satellites dans l'espace – le prive de coordonnées géographiques qui sont ses seuls moyens de reconnaissance dans un espace rapidement hors de portée de la perception humaine, et qui n'existe que par ses mensurations mathématiques.

Le ciel ne serait-il qu'une batterie d'équations ? Les représentations



1. cf. Florence de Changy, « Un an après, l'improbable disparition du MH370 », Le Monde, 5 mars 2015.

picturales plates et bleues de l'atmosphère pêcheraient-elles par ignorance, naïveté ou aveuglement volontaire ? Seuls la pluie, les orages et la foudre, les typhons, cyclones, ouragans et nuées qui les accompagnent, densifient l'éther dans ses images. Pourtant se déroulent dans la troposphère de nombreux phénomènes invisibles et inaudibles ; leur énergie ne peut être directement captée, interprétée et recyclée par nos sens. C'est entre autres la raison pour laquelle les pilotes d'aujourd'hui se fient moins à leur yeux qu'à des outils d'évaluation et de traduction de leur environnement : horizon artificiel, anémomètre, altimètre, variomètre, compas, ILS, VOR, GPS : ces instruments de navigation balisent un espace géométrique et atmosphérique, domaine souverain de la mécanique des fluides.

Le sort vraisemblablement funeste mais encore énigmatique, des 227 passagers et des 12 membres d'équipage du vol MH370, n'a pas manqué de susciter chez quelques esprits audacieux, l'idée d'une barrière métaphysique échappant à la mesure et à la traçabilité. Une solution sans drame, en réponse au malaise grandissant au fil des jours, des semaines puis des mois : le mot de la fin, avec le fol espoir qu'elle n'existe pas. Dans le dessin de presse, la dimension latente que le ciel hébergerait, surgit dans un aplat blanc ou noir rompant la continuité du plan azuré. Sur les cartes traçant les trajectoires hypothétiques de l'aéronef, les illustrateurs des quotidiens et des magazines ont imaginé le scénario d'une disparition qui prend à revers l'image géographique du monde – ainsi Olivier Balez qui, dans le quotidien *Le Monde*, choisit le côté obscur. Dans une subtile confusion entre le bleu du ciel et celui de la mer (où l'avion s'est possiblement

15

abîmé), une brèche noire absorbe un avion dans un événement de nature indéterminée.

Dans *The Odyssey of Flight 33* de la série *The Twilight Zone* (La quatrième dimension), diffusé le 24 février 1961 sur la chaîne américaine de télévision CBS, le changement de dimension n'a pas de couleurs, mais il a une fréquence sonore. Soubresauts et déflagrations signalent le changement de paradigme spatio-temporel. Un avion volant trop vite et trop haut, voyage dans le passé à la recherche de son propre présent. Le cockpit d'avion restitué en studio et la dramaturgie de l'épisode transportent le spectateur au théâtre télévisé, dans une unité de lieu et de temps fictivement explosée par le scénario. Quand ils ne sont pas aveugles, les hublots regardent vers des dinosaures de carton-pâte des montages photographiques d'architectures symboliques – c'est à dire vers la terre au moment des deux atterrissages avortés. Le ciel est une surface de repli puis un tremplin pour le prochain saut spatio-temporel, ce dernier ostensiblement marqué comme le point de non-retour de ce voyage extraordinaire (quand vivres et carburant manquent pour revenir



Illustration d'Olivier Balez pour Le Monde, 5 mars 2015

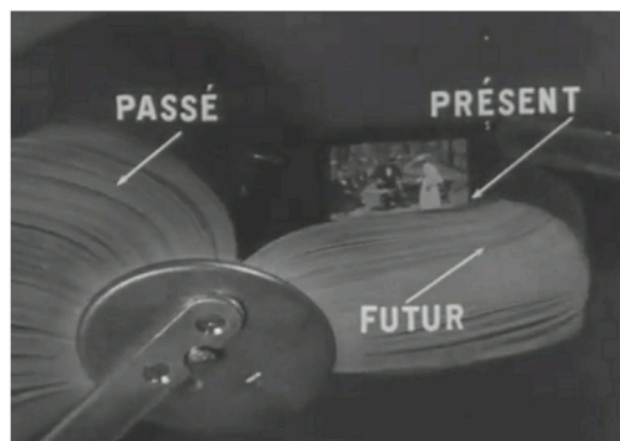
en arrière). «*You're traveling through another dimension, a dimension not only of sight and sound but of mind. A journey into a wondrous land whose boundaries are that of imagination. That's the signpost up ahead – your next stop, the Twilight Zone.*» (générique de la série en 1960)

Au début du XX^e siècle, le mathématicien Henri Poincaré introduit dans ses recherches la notion de virtualité entre l'espace géométrique et l'espace représentatif². Ses théories ont été largement diffusées dans les



cercles artistiques de l'époque et notamment auprès du maître-à-penser des artistes nés une génération plus tard : Marcel Duchamp³. En 1937, l'Institut de cinématographie scientifique dirigé par Jean Painlevé, produit un court-métrage de vulgarisation

2. cf. Henri Poincaré, *La science et l'hypothèse*, 1902 sur Gallica : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k26745q>
3. cf. Étienne Durling, «Mondes virtuels et quatrième dimension : Duchamp, artiste de science-fiction», <http://www.tribunes.com/tribune/alliage/60/Durling.html>



destiné à être projeté au Palais de la découverte et intitulé *La quatrième dimension*.

Il est écrit par André Sainte-Laguë, docteur es-sciences et animateur de la section Mathématiques du palais. «*Les êtres vivants, qui semblent naître, se développer puis mourir seraient alors des êtres invariables, ne faisant que traverser le plan présent. On peut considérer ainsi les portraits d'une même personne aux différents âges de sa vie comme les reproductions de sections à trois dimensions d'un être à quatre dimensions qui, lui, serait fixe et inaltérable.*» La démonstration de cette dimension, qui totaliserait et catalyserait les trois autres, connaît dans le film un développement visuel qui traduit les images mathématiques en tableaux cinématographiques. Ils ne matérialisent pas cette quatrième dimension de façon fictionnelle, mais en formulent l'énergie et les effets dynamiques.

Glisser de la sensation à la représentation est une faculté inscrite dans les gènes de l'art ; mais comment transcrire la perception d'un environnement sans repères, et sans avoir recours au monde abstrait des sciences et de la philosophie ?

Ceci n'est ni discours d'historien, ni de critique ; juste l'exercice d'une amatrice d'art férue d'aviation. Récemment ranimées par une exposition au Centre Pompidou Metz⁴, les vues de la Terre en altitude ont ouvert des angles d'expérience inédits – la vision de la Terre depuis la Lune en 1969 étant un point culminant de l'échelle humainement possible. La plupart des lecteurs de cet article n'iront probablement jamais sur la Lune mais sont déjà montés dans un avion, regardant vers le bas à travers un petit hublot, mais jamais vers le haut,

4. cf. Vues d'en haut, Centre Pompidou Metz, 17 mai – 7 octobre 2013.

pour lire la suite : <https://www.artbookmagazine.com>